

Sommaire :—FEUILLETON, Prudy, Souvenirs d'Amérique.—CRITIQUE, Les Anglais dans l'Inde, IV.—Statistiques de la Nouvelle France.—Tableau Météorologique de Juin, soumis à la Société des Amis.—Faits Divers.—Histoire de la Semaine.

FEUILLETON.

Prudy.

Homo homini lupus.
(HOMMES.)

Par un beau matin du printemps dernier, je m'étais réuni à la foule qui se pressait sur la jetée du Havre pour regarder entrer au port le paquebot de neuf cents tonneaux, la VILLE-DE-LYON, l'un des plus grands de la ligne des États-Unis. Tandis que je m'amusaiss de la mine grotesque des passagers groupés sur la dunette du navire, les uns en bonnets fourrés avec de grosses houpelandes, les autres en vestes et coiffes de chapeaux qui se ressemblaient plus ou moins des mésaventures de la traversée, je vis une casquette s'agiter en l'air et une main me saluer de loin en signe de reconnaissance. Au premier coup d'œil je reconnus à mon tour un jeune peintre autrefois mon camarade d'atelier chez Hersent, et que j'avais perdu de vue depuis longtemps. Enchanté de le revoir, j'allai l'attendre au débarcadère ; Léon Duval, comme il se nommait, m'embrassa en sautant à terre, prit mon bras, et nous descendîmes ensemble le quai, vers l'hôtel de l'Amirauté, où j'étais logé.

—Tu vas dîner avec moi, lui dis-je ; puis, comme je suppose que tu n'as pas ici d'affaires urgentes, tu me donneras deux ou trois jours que nous emploierons à dessiner sur la côte, et nous retournerons ensuite gaiement ensemble à Paris.

—C'est ce qui te trompe, répondit Léon, je suis fort pressé, et qui mieux est, ce n'est pas d'aller à Paris ; attends-moi là un quart d'heure, je te rejoins.

Léon me quitta pour monter aux bureaux de la compagnie des paquebots transatlantiques de l'Union. Quand il en fut revenu, nous nous promenâmes le reste de la journée le long des bassins, moi le questionnant sans relâche sur la vie aventureuse qu'il avait menée, et lui m'en racontant les détails avec la grâce spirituelle que je lui connaissais. C'était un fort aimable garçon, doué d'une imagination très-vive, d'un cœur aimant et loyal. Son instruction, et son talent d'artiste, qui était remarquable, n'auraient sans doute conduit de bonne heure à de brillants succès, si ces qualités n'eussent été neutralisées par une absence complète d'ambition, un peu de paresse et un besoin insatiable d'indépendance. Autrefois, une curiosité inquiète, dévorante, le tourmentait et le poussait sans cesse à changer de place ; il avait eu du reste le temps de la satisfaire, car depuis sept ans il n'avait cessé de voyager.

Cependant je trouvai Léon préoccupé et un peu triste ; lorsque je lui rappelai son in-

tarissable gaieté et les malins tours qu'il nous jouait à l'atelier, il sourit avec mélancolie :

—C'était le bon temps, me dit-il ; aujourd'hui je suis vieux, on ne rit plus à notre âge.

—Sans doute, nous sommes maintenant réfléchis et graves, et puisque te voilà revenu dans d'aussi sérieuses dispositions, j'espère que tu vas te mettre à travailler. Il faut que tu nous donnes au prochain Salon quelque tableau de trente pieds qui te fasse tout de suite une belle et grosse réputation.

Léon secoua la tête.

—Je ne pense guère à la réputation, mon cher ; je n'en ai ni besoin ni envie. Tel que tu me vois, j'arrive pour repartir ; en te quittant tout à l'heure, j'ai été arrêter mon passage sur le *François Ier*, qui met à la voile demain matin pour New-York ; j'ai donné ordre qu'on transbordât mon bagage.

—Ah ça ! es-tu fou ? lui dis-je stupéfait ; à ton âge, avec ton talent, quitter encore la France ! . . . N'as-tu pas assez roulé comme cela ? . . . Où trouveras-tu mieux qu'ici la fortune et la considération qui entourent un artiste distingué ?

—Tout cela n'a point d'attraits pour moi ; je ne suis point ambitieux ; une vie obscure et satisfaite me suffit ; quant à la fortune, mes besoins sont restreints, et ce que je possède suffit au-delà. Que veux-tu, j'ai la manie de vouloir être heureux !

—Tu comptes donc l'être davantage là-bas ?

—Je l'espère, du moins.

—Il y a là-dessous quelque affaire de cœur, n'est-il pas vrai ? Voyons, confesse-toi.

—Je ne te le cacherai pas, j'aime éperdument et sans remède ; si j'ai fait une sottise en ma vie, c'est d'être revenu ici, j'ai eu le loisir de m'en convaincre en route.

C'est donc pour prendre femme que tu retournes aux États-Unis ? . . .

—Non, elle est mariée.

—J'entends : une intrigue ! Prends garde à l'amende et aux coups de bâton.

—Et donc ! elle est pure comme le ciel ! s'écria Léon avec indignation en me montrant l'azur sans tache qui se déployait sur nos têtes.

—Diable ! alors je ne comprends plus.

—Ne m'en demande pas davantage ; je serais peut-être moi-même embarrassé de t'expliquer tout cela ; donne-moi plutôt des nouvelles d'Étienne de M. . . , notre ancien camarade. J'avais lié correspondance avec lui, mais depuis longtemps je n'en ai pas entendu parler.

—Il est mort d'une chute de cheval, il y a sept ou huit mois.

—Mon Dieu, quel malheur ! Eh bien ! il n'y avait guère que lui à qui je fusse profondément attaché dans ce pays-ci. Je n'ai plus d'autres parents que ma vieille tante, et elle se passe fort bien de moi. Tu le vois, Dieu me renvoie en Amérique, puisqu'il rompt mes derniers liens avec la France.

—Reste, tu en contracteras de nouveaux.

—Impossible ! . . . mon cœur bondit d'im-

patience ! Ce pavé me brûle les pieds : vois-tu, c'est ma destinée qui m'entraîne, il est inutile de lutter avec elle ; je retrancherai volontiers de mon existence ces odieux vingt jours qu'il va falloir passer en mer. . . . Oh ! des ailes ! que les oiseaux sont heureux. . . . Dis-moi, le *François Ier* est-il bon navigateur ?

—Excellent ; mais dans la disposition où tu es, tu trouveras sans doute que ce n'est qu'un mauvais sabot ; allons, viens dîner ; nous irons ensuite au théâtre ; fais-moi le plaisir d'être aujourd'hui de ton pays ; demain, tu redeviendras Yankee tout à ton aise.

—Hélas ! mon bon ami, répondit Léon en se laissant conduire.

La patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée.

Le lendemain matin j'accompagnai Léon à bord de son paquebot ; au moment où le navire avançait lentement dans le dernier bassin sous l'effort du remorqueur, il descendit dans la cabine où sa valise était déjà installée, il l'ouvrit et en tira une liasse de papiers.

—Tu sais, me dit-il, que non content de barbouiller avec le pinceau, je griffonne encore avec la plume ; j'ai écrit, en revenant, cette relation de mon dernier voyage ; je la destinai à ce pauvre Étienne ; puisqu'il est mort, je te prie d'accepter cet héritage d'un ami que tu ne verras probablement plus. Lis-la jusqu'au bout, si tu en as le courage ; tu sauras alors pourquoi je suis revenu et pourquoi je repars. Si d'ici à un an tu n'as pas de nouvelles de moi, fais de cet écrit ce que tu voudras. . . . Adieu !

Léon m'embrassa, et, comme le paquebot dépassait la jetée, je le quittai pour sauter dans une barque qui me ramena à terre. Je restai longtemps immobile à regarder s'éloigner ce navire étranger qui m'emportait un ami. Léon quittait sans un regret cette France après laquelle soupiraient tous ses enfants exilés ! Je ne pus voir sans un vague sentiment d'envie le sourire paisible et confiant qui éclairait son visage jusqu'au dernier moment. . . . Il était donc bien sûr de ce bonheur qu'il allait chercher. Puisse-t-il l'avoir trouvé !

Rentré chez moi j'ouvris le paquet que Léon m'avait laissé ; ce récit décousu et inégal me parut cependant empreint d'un caractère de réalité assez marqué pour intéresser ; le lecteur en jugera. C'est celui que nous mettons sous ses yeux.

A ÉTIENNE DE M. . .

Voici deux ans bientôt, mon cher Étienne, que je ne t'ai donné de mes nouvelles, et tu me crois sans doute englouti par l'Océan, dévoré par les sauvages, mort enfin ou quelque chose d'approchant ; rassure-toi. Quoiqu'il ne s'en soit guère fallu que de l'épaisseur d'un cheveu, trois ou quatre fois, que tu n'aies deviné juste, me voilà pourtant encore sauf et ingambe. Tu ne te doutes pas, toi dont l'existence tourne mollement dans le cercle éblouissant du monde parisien, quelles vicissitudes imprévues, périlleuses, invraisemblables attendent celui qui s'est engagé dans la carrière des voyages, à travers cette fabuleuse Amérique où les peuples sont la plupart aussi incultes et aussi rebelles à la civilisa-